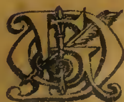
BIBLIOTHÈQUE MODERNE

NADAR

HISTOIRES BUISSONNIÈRES



PARIS

GEORGES DECAUX, ÉDITEUR

7, RUE DU CROISSANT, 7

PRIX: TROIS FRANCS

à Jules Troubat – non Skoy sympathiquement – et sur papier de fil !...

Nadar

janvier 78.

HISTOIRES

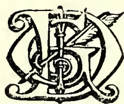
BUISSONNIÈRES

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9

HISTOIRES
BUISSONNIÈRES

PAR

NADAR



PARIS
GEORGES DECAUX, ÉDITEUR
7, RUE DU CROISSANT, 7

I

L'ARAIGNÉE

I

L ARAIGNÉE

A mon ami regretté Charles Baudelaire.

Comme la pleine nuit était venue, j'ai allumé une bougie dont je protége la flamme avec ma main, et je m'engage dans le vieux jardin.

Depuis cinq ans, et même un peu plus, personne n'y a pénétré, si ce n'est peut-être quel-

que maraudeur à la saison des fruits. Les allées ont disparu sous l'envahissement des plantes parasites: les vignes rampent sous les orties qui se dressent, les ronces étouffent les groseilliers affolés, et mon pied, quand il se pose, fait craquer le bois mort des branches tombées... J'avance dans la nuit humide, par le silence et l'abandon, pénétré du frissonnement secret de la solitude, de « l'*horror* » du « *lucus* ».

Je suis parvenu jusqu'au cellier. La clef rétive grince dans la serrure mangée de rouille; je tire avec peine la lourde porte qui semble adhérer pneumatiquement, — et j'entre...

A la subite clarté reflétée par les plâtres, un fourmillement général se produit ; la lu-

mière a dissous le sombre conclave, et toute une génération détestée

> Tout un peüple muet d'horribles araignées

frémit, s'agite et s'enfuit éperdûment, comme les vibrations d'un soleil noir, se précipitant à grand'hâte vers les angles.

Tout s'est tapi, tout a disparu. — Un seul de ces monstres, énorme celui-là, velu, affreux, formidable, a dédaigné la fuite. Il est resté sur place, immobile et noir au milieu de la muraille blanche, campé sur ses huit pattes membrues. Assurément il me regarde et m'attend, — comme un défi !...

Plus vite encore que ma pensée, ma main a répondu. La bougie, horizontale comme une

lance, flambe le réprouvé : il crépite, il se tord, — il tombe...

Et tandis que, la glace dans la moelle de mes os, je contemple l'agonisant qui se débat convulsivement dans ce qui lui reste de corps et de pattes, j'entends alors, — oui, j'entends d'une oreille sûre! — l'Esprit de mon supplicié qui me dit :

— Je ne te demande rien, je ne te coûte rien, je te sers gratuitement comme un de tes alliés les plus fidèles, et tu me hais, homme d'iniquité !

« J'ai pris pour tâche de te délivrer des mouches et cousins qui te dévoreraient sans moi ; je te donne autant que je le puis le repos de tes nuits d'été, la volupté des crépuscules du

soir, — et tantôt j'ai arrêté court la terrible charbonneuse qui allait inoculer la mort inexorable à ton enfant bien aimé...

« Mais tu me trouves laide, ce qui t'appartient vraiment, étant si joli ! et pour récompenser mes services, tu m'assassines sans danger — et de ton plein droit, étant le plus fort !

« Meurtrier, lâche, ingrat, — imbécile !!! »

II

LE CRICRI

II

LE CRICRI

A mon ami regretté Charles Asselineau.

Je suis sûr, Anthelme, que tu n'as pas plus que moi oublié les temps détestés de notre enfance, ce Versailles maudit, et nos tristes et longues confidences sous les acacias, dans la cour de cette exécrable pension H...

L'acacia! Encore à cette heure, après tant

d'années, je ne puis regarder sans oppression de cœur cet arbre antipathique, au feuillage maigre et avare d'ombre, au tronc épineux, qu'en bonne analogie passionnelle, on aurait choisi premier comme emblème de la captivité ; que l'on retrouve inexorablement dans la cour de chaque collége, dans le préau de chaque prison.

Mais aussi quelle joie, à nos deux promenades du dimanche et du jeudi ! Tes parents étaient pauvres, comme les miens, et nos *semaines* étaient maigres: te rappelles-tu comme nous restions tous deux isolés pendant nos excursions sans fin dans les allées du parc ? — Mais ni notre pauvreté, ni la mélancolie pénétrante de ces allées humides aux charmilles galeuses ne pouvaient prévaloir, à ces

heures de liberté relative. Si nous avions étouffé un soupir en détournant nos yeux de la marchande de pain d'épices, à la grille, entourée de nos camarades plus fortunés, nous courions bien vite nous offrir le régal gratuit d'une chasse aux cricris sur cette grande pelouse qui sépare le Tapis-Vert du Char-de-Neptune.

C'était toujours la même chose, notre chasse, mais nous y trouvions un plaisir sans cesse renaissant et toujours égal. Toi et moi, nous nous penchions pour chercher horizontalement ces petits repaires où l'insecte bruyant fait tout à coup silence à la moindre approche. Quand nous avions découvert un de ces petits trous ronds qu'on dirait moulés sur un doigt dans la terre mate et grasse, avec

joie nous mettions genou en terre et, tantôt toi, tantôt moi, nous insinuions un brin de paille ou une tige d'herbe.

Immédiatement le petit animal noir sortait effaré de son trou, avec ses gros yeux et ses antennes couchées sur le corselet ; nous le saisissions, il se débattait plein d'angoisses, et parfois le pauvre, en se débattant, nous abandonnait bravement une de ses pattes pour sauver le reste. Nous le remettions à terre : il se précipitait au fond de son trou.

De nouveau nous fourrions la paille, de nouveau le cricri ressortait. — Et dix fois, vingt fois de suite, chaque fois pris, chaque fois il se faisait reprendre.

Et comme nous admirions cette persistance de l'innocent à se laisser toujours attraper au même tour ! — et te rappelles-tu comme nous

nous disions l'un à l'autre : — « Est-il bête, ce cricri ! »

Qu'es-tu devenu depuis ces temps déjà si lointains, mon petit Anthelme? Je l'ignore, mais, assurément, si tu ne m'as devancé déjà vers la suprême auberge où l'on n'entre pas deux fois, à quelques pieds au-dessous de ce niveau où nos cricris faisaient leurs trous, tu reconnaîtras avec moi que ta vie tout entière, ainsi que la mienne, s'est exactement passée comme celle de nos cricris. — Ne sommes-nous pas toujours et tous pris au même piége naïf, — cent fois pardonnés, cent fois retombant ?....

L'enfant pouvait rire du cricri ; combien, mon Anthelme, le cricri doit-il se moquer de l'homme !

III

LES GATEAUX

III

LES GATEAUX

A mon ami Auguste Préault.

Les deux belles dames étaient en vérité d'une bonté sans égale et d'une largesse sans pareille chez ce pâtissier; mais il faut dire aussi que ces deux amours de petites filles le méritaient bien, étant si jolies.

Les assiettées de gâteaux délicats et multi-

colores, depuis le rose tendre jusqu'au vert pâle et au gris-perle, sans négliger les jaunes d'or et les blancs, étaient picorées à l'envi par les petites ; mais les deux jeunes mamans ne négligeaient pas d'en prendre leur très-bonne part. — Et c'était plaisir de contempler ces quatre êtres charmants, tout soyeux et pimpants dans le velours et les fourrures, gazouillant, chipotant, becquetant et même bâfrant, — absolument comme chez eux, — remplissant à eux quatre la boutique de Carême.

Je jouissais de cette fête des yeux, — quand, tout au contraire, j'aperçus en dehors de la boutique deux autres enfants, des petits mendiants, — évidemment le frère et la sœur.

Immobiles et muets, les joues violacées par

le froid, ils oubliaient, ils ne sentaient pas le froid : ils écrasaient leurs deux nez mouillés contre les glaces de la devanture, comme irrésistiblement aspirés du dehors par l'attraction des voluptés intérieures, écarquillant tout ronds leurs quatre yeux stupéfiés, fascinés, — et admirant qu'il y eût des êtres assez supérieurs à eux pour s'offrir d'aussi extraordinaires jouissances...

Une des deux jeunes femmes fouilla à sa poche, — mais l'autre, qui mordait de toutes ses jolies dents blanches de jeune requin dans un dernier « meringué », s'interrompit, comme suffoquée par un coup, pour lui dire :

« — A quoi pensez-vous, en vérité, chère

Ne voyez-vous donc pas comme ces petits gourmands nous dévorent des yeux depuis une heure ? Mais, avec votre argent, ils courraient tout de suite s'acheter des gâteaux !

IV

LE CHEVAL

IV

LE CHEVAL

A mon ami A. Clairin.

Je m'étais bien promis de dormir à poings fermés jusqu'au grand jour, m'étant couché si las, et je me tenais déjà parole ; — mais on ne peut compter sur rien.

Au meilleur de mon plein sommeil, j'entends confusément sous ma fenêtre quelque

chose comme la chute d'un corps très-lourd, puis un tumulte de charrois et de gens, tout à fait inoui dans ma rue paisible, surtout à pareille heure : des cris et des paroles se croisaient comme si plusieurs personnes donnaient leur avis à la fois, et j'entrevoyais à travers mes rideaux des lumières qui allaient et venaient... Enfin, le bruit sembla vouloir se calmer : une charrette — ce devait être une charrette — s'éloigna au grand trot avec un fort claquement de fouet ; — et peu à peu les voix se turent.

Je me rendormais, n'entendant plus rien que le hennissement d'un cheval et un coup de sabot ferré sur le pavé...

Mais, chaque fois que le sommeil revenait me prendre, chaque fois résonnait ce hennis-

sement, immédiatement suivi du coup de sabot, toutes les cinq minutes, comme pour scander la nuit, — le hennissement toujours le même, intense, prolongé, lugubre par ces ténèbres, — et le même coup de pied, sec...

Pourquoi ce cheval si obstinément stationnaire devant ma porte ? — Il fallait renoncer à dormir, au moins pour l'instant; je passe mon pantalon, et me voici dans la rue.

A la projection un peu lointaine du gaz, je vois en effet un grand cheval de trait qui me paraît jeune et vigoureux, bien que je ne m'entende guère à ces choses. Ce cheval debout, dans le ruisseau, contre le trottoir, n'est pas attaché, et il semble immobile comme si le

corps était de pierre et figé au sol; mais la tête tantôt par gauche, tantôt par droite, ne s'arrête pas.

Debout et taciturne, immobile aussi, adossé au mur, un homme en blouse.

J'apprends l'histoire, — la triste histoire.

Le cheval attelé, à la fois trop poussé et mal tenu en main, a fait un écart en descendant l pavé gras de Montmartre et s'est cassé la cuisse. — « Une bête de huit cents francs, monsieur ! » me dit l'homme en blouse. — On est allé quérir le propriétaire du cheval, un richard, et aussi l'équarrisseur, pour abattre et vendre l'animal sur place. Mais ces messieurs ne se sont pas entendus sur le prix, tenant bon chacun de son côté: donner comme cela, tout

de suite, pour trois ou quatre écus un cheval de huit cents francs, c'est dur ! Alors, comme les agents de police exigeaient le dégagement de la voie, on a hissé le cheval sur un camion pour le ramener chez son maître jusqu'à décision prise. En route, les cahots du camion ont fait peu à peu glisser la bête, jusqu'à ce qu'elle en vînt à tomber juste devant ma maison. Des passants ont estimé qu'elle devait être remise debout et sont parvenus, à grands efforts, à la dresser sur ses quatre pieds, car la jambe cassée, du train de derrière, porte quand même. — Au jour venu, — dans cinq ou six heures, — le patron se sera entendu sans doute avec l'équarrisseur, — et alors on abattra l'animal.

« — Mais il est odieux de laisser cette bête

souffrir ainsi pour rien ! Pourquoi ne l'a-t-on pas abattue de suite ? »

Explications un peu diffuses sur l'écart entre le prix demandé et le prix offert, avec considérations sur la fièvre de la bête blessée relativement à la question du débit de sa chair pour la boucherie... — Le tout, abominable !

Et pendant ce temps, le cheval dans l'angoisse tourne à droite et à gauche sa tête morne, pousse chromatiquement à travers les espaces son hennissement lamentable comme un appel désespéré à Celui qui créa la souffrance, même pour les innocents, et fait claquer le grès sous son pied... — Après tout ce que tu as souffert de la brutalité, de l'implacable cupidité de l'homme depuis le premier

jour où tu as pu lui être utile, voilà donc le dernier payement de tes braves offices, pauvre serviteur muet, toujours passif et résigné : il te fait suracheter même ta mort !...

Et je me rappelle l'épique lamentation du livre des *Contemplations*, cet admirable *requiem*, déchirant comme un sanglot, qu'exhale le Maître des Maîtres :

Le chariot pesant porte une énorme pierre
. . . .
. . . .
. . . .

Je remonte lentement, la gorge serrée, la poitrine gonflée d'une tristesse affreuse ; — et me voilà forcé de raconter là-haut ce qu'il m'est intolérable d'avoir appris, ce que je voudrais tant lui épargner d'apprendre, à *Elle* ; — mais que lui dire ?...

Aussitôt :

« — Il a peut-être faim ? » dit-elle.

Ah ! chère âme du bon Dieu ! toujours la même, toute prête toujours à s'aviser tout de suite de ce qui doit être fait pour soulager, adoucir ou consoler ! Ces femmes, c'est si bon, quand c'est bon, que ça mérite toujours d'avoir la bonne idée avant nous.

Et, en courant rompre un pain à la cuisine, j'admire une fois de plus cette loi d'éternelle justice qui réserve rigoureusement la jouissance ineffable du bien d'abord à ceux qui valent cette jouissance. — Non certainement, je ne suis pas jaloux de cette préexcellence à jamais impeccable qui la fait si supérieure à moi ! mais cette fois je m'en voulais : — Là, encore !

Tu ne songeais pas à cela tout de suite, toi, mauvaise bête, aussi mauvais en réalité que ceux contre qui tu t'indignes ! Belle affaire, ton indignation, et beau soulagement pour le pauvre cheval !

J'arrive avec mon pain et j'en présente un morceau à la bête. Elle flaire, pousse de ses naseaux sur ma main un souffle chaud de fièvre, et refuse. — Et il me semble voir dans l'ombre son gros œil humain regarder avec surprise par les affres de la mort celui qui lui donne quelque chose, à elle qui ne peut plus rien rendre.....

L'homme en blouse me dit alors :

« — Il a plutôt soif.

— Et tu ne lui donnes même pas à boire, bourreau ! allais-je m'écrier, mais je m'abstiens,

pensant que moi-même, tout à l'heure.... »

Oh! oui, il avait soif! En deux reprises, il vida le seau d'eau fraîche que j'allai emplir de nouveau. Son gardien, cependant, mangeait le pain qu'avait laissé le cheval. Cet homme me faisait horreur.

Jusqu'au jour et encore le jour venu, — que ce fut long! — la bête toujours debout clama obstinément son hennissement plaintif, protestation vaine, hélas! comme toutes les protestations, et son sabot claquait l'appel funèbre. Oh! l'horrible nuit!...

Au matin, quand je redescendis, la foule entourait celui qui allait mourir. Il y avait matière à discours : on questionnait l'homme en blouse, resté sombre, qui répondait sobre-

ment; généralement on s'accordait à plaindre le maître du cheval qui perdait une aussi belle bête. Des petits enfants couraient en jouant, et le plus hardi passait et repassait sous le ventre du cheval. — Un gardien de la paix arrivait par là; comme membre de la Société protectrice, je crus pouvoir l'invoquer contre une cruauté si gratuitement féroce : il y avait là un vrai scandale, une démoralisation publique. Le gardien me répondit avec un accent alsacien que « cela ne le regardait pas », — et il continua son chemin.

A neuf heures, enfin, — neuf heures! — des hommes arrivèrent pour achever le misérable. Il se fit un remous dans la foule qu'on avait peine à écarter.

Je me détournais pour ne pas voir, — et je

vis alors, qui se détournait également, l'homme à la blouse, — et quand un coup sourd nous annonça que le supplicié était délivré de la vie, l'homme pleurait.... Je l'avais pris pour un meurtrier ou un complice : ce n'était qu'un bourreau inconscient.

Quelle atroce, lancinante douleur me transperce quand, trop souvent, je viens à penser, comme tout à l'heure, à la dernière nuit de cette pauvre créature martyrisée....

Suis-je donc le coupable, moi, ou ai-je pris ma part du crime pour que cette horrible vision, comme un reproche, comme un remords, revienne ainsi me hanter opiniâtrement?

V

LE CAS DE CONSCIENCE

V

LE CAS DE CONSCIENCE

A mon ami le docteur de Beauvais.

Je vois pleurer sous les pommiers les deux petits de Mme Jean la veuve, — sous les pommiers dont les branches écrasées de fruits craquent malgré leurs étais, car on peut prétendre que, cette année, il y a de la pomme!

Qu'est-ce que je dis, pleurer? Les deux petits de Mme Jean sanglotent.

La petite dans chaque main tient une pomme; dans chaque main, le petit frère tient une pomme aussi.

Tout pleins de ce grand chagrin, leurs joues ravinées par les larmes mêlées de poussière, ils avancent tous les deux pas à pas, semblant en quête de quelque chose et aussi comme s'ils cherchaient, ce ne serait pas commode, la place de leurs petits pieds parmi toutes les pommes tombées, — si nombreuses tombées, qu'il y en a, en vérité, presque autant sous les arbres que dessus. Elles font à la terre une belle couverte toute joyeuse, jaune et rouge.

Les deux enfants m'ont aperçu, et voilà que les sanglots redoublent, — et hi! hi! hi!... et ho! ho! ho!... et hu! hu! hu!... à s'en boucher les oreilles.

Nous sommes de vieux amis, les petits de Mme Jean et moi; j'ai mérité leur confiance.

« — Pourquoi pleurez-vous, mes petits? »

Ça devient pire. J'ai ouvert une nouvelle écluse de pleurs.... — J'apaise, je console, je dorlote, je caline, et enfin, j'arrache de la petite aînée, à bien grand'peine, — pendant que le pauvre tout petit, le cœur tout gros, pousse des soupirs à fendre les rochers, — j'arrache syllabe par syllabe le pénible aveu, — l'aveu du Crime!

« — La maman est malade. » (Je le sais bien.)

« Alors les deux enfants ont poussé, en se promenant, bien loin, jusqu'aux pommiers.

« Alors, ils ont vu là tant de ces belles

pommes à terre, en train de pourrir, qu'ils en ont ramassé quatre et les ont apportées tout contents à la maison, pour « faire du bien » à maman.

« Mais maman a été tout à fait, tout à fait fâchée.

« Alors elle a dit que ces pommes appartiennent à quelqu'un : qu'il est mal de prendre ce qui appartient aux autres : qu'elle n'aurait jamais cru ses enfants capables d'une action aussi vilaine : que cette pensée pouvait la rendre plus malade encore par le chagrin et que, d'ailleurs, elle aimait mieux mourir que d'avoir des enfants malhonnêtes.

« Alors elle a commandé aux petits, qui étaient bien las pourtant, de retourner porter les pommes à l'endroit où ils les avaient prises....

« — Eh bien, mes enfants, votre maman a eu raison : remettez les pommes à terre. »

Dernière et formidable explosion de sanglots, qui deviennent des hurlements : je viens justement de mettre le doigt sur le point douloureux. — J'ai touché le suprême Cas de Conscience !...

« — C'est que.... c'est que.... nous ne nous rappelons pas sous quel arbre ? . . . . .

. . . .

. . . .

Et en rapportant sur mon épaule le petit jusqu'à la porte de Mme Jean, soutenant la petite par la main, je pense que, malgré tout, rien n'est perdu et qu'il ne faut désespérer de rien tant qu'il reste encore comme cela des

braves gens qui laisseront derrière eux de braves petits;

— et je me découvre devant l'humble maison de Mme Jean la veuve.

IV

LE BONHEUR

VI

LE BONHEUR

A mon ami Eugène Labiche.

Qu'appelez-vous le bonheur ? — Où le prenez-vous ?

Il était notaire et considéré dans le pays : un brave homme ! Par malheur, il est devenu veuf. Quand on perd une bonne

femme qu'on aimait et qui ne vous laisse pas d'enfants, que voulez-vous qu'on fasse ? Le pauvre homme s'est mis à boire. Il a tant bu qu'il a tout bu, l'étude, les clients, les cartons.

Aujourd'hui, quand vous le rencontrez, toujours dans son vieil habit noir devenu roux, portant autour du cou comme une tradition un lambeau roulé, jadis blanc, le pauvre homme est soûl, soûl toujours. Il s'est tout entier et comme en retour donné à cette bienfaisante passion qui lui a versé l'oubli. Il passe en trébuchant devant le petit café de l'endroit, détournant froidement son regard des vieux habitués qui le suivent de l'œil, pour aller quêter l'invitation d'un verre dans les cabarets borgnes de l'autre côté du pont ; — et quelle béatitude, quelle extase quand

il vide lentement ce verre dénué de profondeur !

Il est heureux.....

Le voici, par un beau jour de marché et d'été, étalé sur le plein dos, dans la boue grasse. Un villageois, de ses anciens clients, saisi d'un vieux restant de respect, veut le relever : « — Ah ! monsieur Benoist ! un ancien notaire ! Un homme comme vous ! Et un jour de marché, encore ! Tout le monde va vous voir ! »

Mais maître Benoist, clignant de l'œil :

« — Ah ! coquin, tu voudrais bien être à ma place !... »

VII

CHEZ LE TONDEUR DE CHIENS

VII

CHEZ LE TONDEUR DE CHIENS

A mon ami Élisée Reclus.

Certainement la bonne vieille demoiselle qui vint à entrer là était toute confite en Dieu et en toutes choses. — Tu as rencontré, de loin en loin, quelqu'une de ces vieilles figures particulièrement benoîtes qui ne sauraient déceler aucune passion antérieure et sur les-

quelles on perdrait son temps à chercher autre chose que la timidité craintive, le détachement, le désintéressement complet de toutes les agitations humaines, et, par-dessus tout, une extrême bienveillance générale.

Elle tenait componctueusement sur son bras gauche le petit chien, son bien-aimé, le couvant de temps en temps d'un regard attendri et le tapotant amicalement de la main droite. — Oh! comme on voyait qu'elle l'aimait bien, ce petit chien, successeur des précédents petits chiens, roi et despote à son tour régnant sur ce vieux cœur, absolu, impérieux comme toute royauté; — ce petit chien éternel, qui avait remplacé pour elle l'amant, l'époux, le fils. — Cher, adoré petit chien, centre et circonférence de son horizon, — sa vie, son tout!

Et elle lui zézayait, à la façon des personnes tendres qui se plaisent à parler chienchien ?

« — Nous allons faire la petite toilette à Bibi ! Nous aurons de toutes petites oreilles bien pointues ! Nous serons zoli, zoli, zoli ! »

Elle tendit avec son sourire béat le petit chien au tondeur, car tout était entendu et disposé à l'avance par cette personne prudente. Le tondeur empoigna dans l'étau de ses deux jambes la petite bête qui tremblait, puis il prit ses grands ciseaux.... Je me détournai bien vite avant le premier cri, et m'enfuis au fond de l'autre pièce....

Mais les cris du petit mutilé ne s'arrêtaient plus ; de plus en plus aigus, ils m'entraient dans le tympan qu'ils perçaient. Je comptais les secondes en attendant la fin, et la fin ne

venait pas : il y avait tout au contraire comme un rinforzando de hurlements, de glapissements atroces. On eût dit qu'on coupait en petits morceaux toute une meute. — Je n'y pouvais plus tenir et je rentrai.

Le tondeur était inondé du sang des deux oreilles. La bonne vieille demoiselle, penchée tendrement sur l'exécuté, disait doucement, sans se presser, avec son éternel et doux sourire :

« — Celle-ci est encore un peu plus longue que l'autre, il me semble? Veuillez donc tailler d'un peu plus près! Coupez ici! Coupez encore un peu là! — Et ici aussi, je vous prie; — puis de ce côté, et là, — et là encore!!! »

Et elle souriait toujours de son éternel sourire, pendant que la victime, hurlant à chaque

coup de ciseau supplémentaire, roulait en désespéré, hors de l'orbite, comme deux boules, ses yeux injectés....

« — Comment en garderiez-vous rancune à la bonne vieille demoiselle ? — Puisqu'elle était sourde, pouvait-elle entendre, comprendre les cris de son adoré? »

Et combien, des meilleurs parmi nous, n'entendent-ils rien du mal horrible qu'ils font, même à ceux qu'ils aiment le mieux, — sans parler de ces pires sourds, qui, eux, ne veulent pas entendre....

VIII

LA SYMPHONIE DU MARCHÉ

VIII

LA SYMPHONIE DU MARCHÉ

A mon ami Jacques Offenbach.

Quelle jouissance plus douce que le réveil par un beau matin, — après une nuit de bon sommeil passée en une confortable chaise de poste, — dans une petite ville pour vous nouvelle et par un grand jour de marché!

Le brouhaha des voix et le sage ralentisse-

ment de la voiture par les cahots sur le pavé citadin ont d'abord entr'ouvert vos yeux : l'orchestre commence à prendre l'accord. La prudence du postillon s'avance pas à pas par la foule des paysannes et des ménagères, ouvrant doucement le flot sonore des blanches cornettes et des madras de toutes couleurs. A vos oreilles se croisent, distinctes ou vagues, les interjections en patois divers, et à travers le bruissement confus et la résultante harmonique des voix humaines et des voix des choses, charriages, déchargements, entassements, — vous percevez au loin, dans sa métallique clarté, l'allocution mystérieuse pour vous seul de la sonnette du Municipe.

Votre doigt a déjà lâché la détente des stores qui vous tamisaient en une buée rose la

gaie lumière du soleil levant, — et sur cette chaude introduction le concerto s'engage pour la fête de vos yeux.

Sur la basse continue du vert aux mille voix des herbages, — car selon la parole du maestro inimitable, « le Vert chante partout la gloire du Rouge », — le Rouge attaque *largo* sa fugue triomphale. Le ponceau des tomates, glacé de carmin, l'écarlate des homards, le cramoisi exaspéré des piments, le cinabre des oranges, conduisent la mélodie, — soutenus en accord parfait dans le contrepoint par le rose vif des cerises, groseilles, radis et crevettes, et dans le mode mineur par le safran plus pâle du modeste Daucus Carota, — appuyés dans les basses sur les notes profondes du radis noir et du fidèle compagnon de la perdrix, le chou brun. — Cependant que vous

avancez toujours avec une savante lenteur, comme il convient à la majesté d'un andante, le jaune barytonnant des abricots, des citrons et des reinettes mûres, relevé par l'améthyste des aubergines, plaque çà et là ses diatoniques accords, que percent en haute-contre par trilles de cristal les argentures prismatiques du saumon et les nacres irisées de l'éperlan....

Et les mille voix de la Symphonie du marché chantent :

« — Bon jour, cœur joyeux, âme libre et surtout franc vouloir de Justice, nous te souhaitons, ô voyageur bienvenu, en présentant à tes regards charmés ce que produit pour toi l'obstiné labeur humain !... »

IX

L'HOMME AUX LUNETTES

IX

L'HOMME AUX LUNETTES

A mon ami regretté Célestin Nanteuil.

Que de pages nous voudrions effacer avec notre sang, avec nos larmes, quand, nous retournant sur nous-mêmes, nous feuilletons le livre des jours écoulés !...

Quand nous causons et qu'ils me racontent

leur pauvreté passée, un dîner omis, un déjeuner en retard, une présentation manquée pour quelque lacune de costume, je les écoute sans rien dire.

Je ne voudrais pas les mortifier, ces enfants, en leur disant à mon tour les mois, les années de ma jeunesse écoulés dans la plus sombre des misères, et par combien d'hivers, errant les nuits sans gîte, je fus trois jours sans pain : les deux jours et un jour, je ne daignais compter. — Détresse parisienne, détresse des détresses, devant laquelle pâlit de loin celle du jeune Péripatéticien d'Oxford street que nous a contée, après Quinsay, le très-cher, à jamais irremplaçable Baudelaire : rien qu'à l'entendre, leur chétif écolier se fût évanoui.

Je rentrais un soir, tirant vers la rive gau-

che, à jeun de l'avant-veille, par une des saisons intermédiaires qui ne sont ni l'hiver ni l'été. L'atmosphère était chargée d'eau, le pavé gras, et, à chaque pas, ma chaussure humide rendait un petit cri plaintif, comme si je mar chais sur des nids d'oiseaux. J'avais couru tout le jour en vain, mécontent des autres et de moi : sous mon vêtement trop légitimement boutonné, je me sentais imprégné de ces moiteurs malsaines, chaudes et glaciales, avant-garde des frissons de fièvre....

Et comme par un parti pris, chacun de ces passants indifférents me coudoyait ou cognait mon chapeau des côtes de son parapluie. C'était une série sans intermittences de chocs et de heurts, à en croire que chacun de ces gens avait juré d'humilier ma détresse et de

me pousser à bout. J'exécrais, — j'aurais écrasé l'humanité entière!

Tout le long de la rue Saint-Honoré, j'avais subi, je l'atteste, un énervement intolérable. — Au tournant de la rue de l'Arbre-Sec, le trottoir se trouvant plus libre, j'en vis venir un, droit sur moi, la tête baissée, comme une brute.

Celui-là, je le tenais! J'allais le faire payer our tous les autres.

Je ralentis méchamment mon pas, et, au juste moment où il venait donner en plein sur moi, je m'arcboutai et raidis si bien que, du choc qui ne m'ébranla pas, il fit trois pas en arrière comme assommé, et se retenant au mur pour ne pas tomber.

Plus mauvais encore, je m'avançais sur lui pour pousser la querelle,quand, nez à nez, — ô le châtiment ! — je vis un pauvre homme, un vieux, au costume non moins délabré que le mien.

« — Pardonnez-moi, monsieur, me dit-il tout humblement, je suis presque aveugle !...

Il se baissait pour chercher ses lunettes qui avaient jailli de son nez, à l'abordage.

Si je les avais cassées !

C'est moi qui les ramassai bien vite, ces lunettes de service antique dont l'arc était modestement raccommodé avec du fil noir : par bonheur au moins, les deux verres étaient intacts...

Et, pendant que le vieillard, le frère en misère que j'avais meurtri, s'excusait plus humblement encore de mon abominable, sauvage brutalité, — plein d'une honte poignante, je m'enfuis...

X

VERGISS MEIN NICHT....

X

VERGISS MEIN NICHT....

A mon ami Alexandre Dumas.

En ces temps-là, — il me semble que c'était hier, et comme déjà c'est loin! — nous ne jurions que par l'Allemagne et les Allemands.

L'Allemagne nous berçait de sa poétique sentimentale et nous infiltrait son esthétique

nuageuse. Pas un de nos « Jeunes France » qui n'eût, accrochée au pan d'honneur de sa mansarde, comme le prévôt d'armes son brevet d'espadon, une lithographie romantique et d'autant prétentieuse, maigre trompe-l'œil égratigné sur pierre par la pointe de l'aquafortiste, la « Soirée chez maître Wolfgang », — car on ne disait pas Mozart, on prononçait Wolfgang, comme plus intime. Nous ne connaissions plus que Gœthe et Schiller; nous ne rêvions que Marguerites, Gretchen, — un tas de femmes en beurre, — et « sauercrauts » et bottes molles. La Charlotte de Werther traversait l'éther de nos rêves, et nous ne voyions point ses gros bras rouges, et il ne nous restait pas un arrière-goût de bière aigre. Ce coquin de Heine, triple coquin assurément, mais fûté, avait beau nous tirer par la man-

che, à qui n'eût pas tenu pour dogme, en tête de son Credo, la « bonhomie Allemande », j'aurais sur l'heure envoyé mes témoins!

Braves Français, — les vrais naïfs, ceux-là! — si bons enfants, en vérité, et si hâtés d'aimer, que nous avions tout oublié, — surtout le mal que nous leur avions fait, même les criminelles horreurs de nos guerres monarchiques et nos incendies du Palatinat!...

C'était donc par un beau matin d'un de ces printemps-là. — Après une bonne nuit de travail qui me donnait le pain de plusieurs

jours, j'était sorti pour respirer la lumière, un peu avant l'heure où Paris ouvrier, ce vaillant des vaillants, va se mettre au marteau et au ciseau.

L'air était doux, tiède et frais à la fois. Le soleil levant répandait avec une vivifiante profusion ses clartés gaies. Comme ce soleil en fête, comme ce ciel bleu, comme toute cette nature souriante, je me sentais déborder de joie et de confiance, oubliant ma pauvreté, sonnant en mon cœur épanoui la matinale fanfare de jeunesse et d'espoir, croyant au bien.

C'est alors que, sur ce qui s'appelait dans ce temps-là le Boulevard extérieur, je me rencontrai avec une longue troupe silencieuse, mélancolique d'hommes, de femmes et d'en-

fants aux cheveux pâles, chargés de paquets. C'était une théorie d'émigrants allemands en quête d'une patrie : faut-il donc qu'il y ait toujours une larme pour luire au soleil?

Ils marchaient, muets, résignés. En tête, le plus vieux; le dernier était un vieillard aussi. Leurs vêtements étaient pauvres, leurs souliers poudreux. Les paquets, de toutes sortes : petites malles d'anciens modèles, valises effondrées, coffres rapiécés, paniers; les plus humbles tenaient à la main ou au bout d'un bâton sur l'épaule le simple mouchoir aux quatre coins noué. Les femmes ne portaient pas moins lourd que les hommes, la femme ayant toujours, partout, plus que sa moitié du fardeau.

Je remarquai quatre de ces pauvres gens

qui formaient comme une unité au milieu de cet ensemble, une famille d'aspect plus biblique que les autres encore, blonde entre toutes dans le blond exode. Plus patriarcalement, plus intimement serrés entre eux quatre comme pour s'entre-couver, regardant du même regard bleu vague, d'une indéfinissable douceur, il y avait le père, la mère, un aîné de dix ans, et — surtout — le dernier, un petit, tout petit enfant, blanc à force d'être blond, sentant le lait encore, qui portait, lui, un oiseau dans une cage. Pauvre petit, où vas-tu?

Où allaient-ils, en désespoir de retour, par cette grande ville qu'ils tournaient, ne daignant même pas la traverser, tant l'heure présente leur semblait peu curieuse? Quel entre-pont

de navire, méphitique, obscur, allait recevoir l'entassement de toutes ces misères ? Combien de ces pauvres gens tomberont-ils en route, et sous quel degré trouveront-ils, entre deux vagues, la tombe refusée par les sables de Poméranie et les steppes hanovriens ? Que laissent-ils derrière eux, quels souvenirs, quelles espérances, quels deuils ? Et de quels pleurs s'est mouillée la paupière de ce grand vieillard lorsqu'il s'est retourné une dernière fois vers la vallée natale qu'il ne reverra plus jamais ?...

Tout être humain a une patrie ; aux rives les plus lointaines, l'inéluctable amour le suit comme aussi la soif fervente du retour. Le plus misérable coolie chinois, lorsqu'il meurt au fond d'une mine californienne, n'a qu'une

pensée : renvoyer pieusement le cercueil qui contient ses restes au pays de Chine. — Que dis-je? Toute bête a son repaire — et son repère — éternels : la cigogne revient droit à sa cheminée, la caille à son chaume, l'hirondelle à son toit. La plante elle-même, comme si elle aussi vivait par l'âme, tient à son sol et elle s'y est distribuée par zones. — Il n'est jusqu'à l'inerte métal qui ne s'obstine à ses gisements ; il s'y attache de tout son poids et semble s'y cramponner par ses filons.

L'Allemand seul n'a pas de patrie...

Et d'un pas égal, calmes, soumis et doux, ils s'avançaient comme une églogue plaintive — *linquimus arva* — vers le Chanaan qu'ils ne devaient peut-être jamais atteindre....

Je contemplais, ému, le défilé sans fin... Et comme j'étais froissé, indigné de la curiosité banale des quelques passants, rares à cette heure, qui regardaient vaguement ces autres passants d'affliction et reprenaient leur chemin dans une bestiale indifférence!

— Non! il ne sera pas dit qu'une larme tombe impunément sur cette terre de France! Non, ces inconnus, ces étrangers, — ces hommes — n'auront pas touché de leur pied ce sol pour eux nouveau et qu'ils ne doivent pas revoir sans y avoir rencontré, sans y laisser un ami! Ne vous est-il donc jamais une fois arrivé de vous mettre à marcher derrière un corbillard abandonné?

Comme vous avez marché pieusement, tête

nue, derrière celui-*là*, comme le Compagnon fait la dernière conduite au frère qui part, je me mis à marcher à quelque distance, en communion et respectueusement, derrière mes pauvres émigrants.

Nous descendîmes ainsi la rue d'Amsterdam. A la gare de l'Ouest, la troupe entra : c'était du Havre, le grand départ. Je n'avais pas encore le droit de prendre congé : j'entrai avec eux.

Ils se distribuèrent sans se disperser sous les piliers. Les paquets furent mis à terre, les hommes allumèrent leurs grandes pipes de porcelaine, les femmes donnèrent à manger aux enfants.

Mes quatre *amis* faisaient comme tous les autres. Les deux petits mordaient ferme et

large chacun dans un chignon de pain noir qui me semblait bien dur : — comment ajouter au moins quelque friandise au méchant déjeuner de ces pauvres enfants? Je tournais et retournais dans ma poche une pièce de quarante sous, — la seule ! — Mais si les parents allaient repousser mon offrande aux petits ? Si j'allais avoir l'irréparable malheur de n'être pas compris, d'humilier cette pauvreté qui ne me demande rien ? Et ne pas même savoir leur langue pour me faire pardonner ma bonne volonté ! J'hésitais, perplexe, troublé, cherchant à deviner mon accueil dans les yeux du père et de la mère — qui causaient doucement, à mi-voix, sans me voir, sans me deviner... — De quoi parlaient-ils ?

Tout à coup — détonation de l'horrible

dans la Pastorale, — tout à coup, sans changement de visage, sans voix plus haute, sans explication, sans provocation appréciable, je vois, j'entends l'homme aux yeux bleus, le père, donner un épouvantable coup de coude dans la poitrine plate de la mère, qui en sonne... Elle n'en a point bronché pourtant, mais à son tour et comme par un ressort, elle vient de frapper du poing à toute brutale volée en pleine figure son aîné — qui assène en à plat sur la tête du tout petit une tape à assommer un bœuf : la cage en est tombée des mains de l'enfant. — Les trois coups, retentissants, formidables, précipités d'une seule détente, comme dans une cascade de pantomine anglaise...

Je pousse un cri d'horreur et m'élance

sur ces monstres. — Mais je m'arrête court....

La femme, impassible, continue sa causette à mi-voix avec le père aux yeux bleus, qui n'a cessé de fumer phlegmatiquement sa pipe : il semble en ce moment sourire. Les deux petits, — le masque inerte, l'œil sec, la bouche pleine, n'en ont pas perdu un coup de dent : ils dévorent. — Ils n'ont rien paru sentir, ils n'ont rien senti.

Ils sont Allemands.

J'ai cru voir, j'ai rêvé? — Non. La cage est bien par terre, et dans la cage le petit oiseau achève de se débattre, écrasé sous sa mangeoire renversée...

XI

CONFESSION

XI

CONFESSION

A mon ami Henri Schmahl.

J'ai à peine le temps de retourner mon sablier tant le sable s'y précipite avec vitesse.

Comme le tourbillon d'une troupe fuyarde et éperdue, les heures se ruent sur les heures, les jours poussent les jours, les années pressent les années.

Qu'ai-je fait et que fais-je encore de ce temps qui s'enfuit avec une si effroyable rapidité ?

Dans la course folle de la bête enragée qui m'emporte vers la mort, tout mon « moi » je l'ai donné, et jusqu'à ma seconde dernière, impénitent frappé de vertige, je la donnerai aux choses vaines, aux agitations stériles, à la bataille de la vie, aux cailloux du chemin, à tout ce qui n'est rien, puisque ce n'est pas aimer....

Et jusqu'à ma seconde dernière, sur les regrets inutiles j'entasserai les remords inféconds, au lieu de profiter du si peu qui me reste pour me dépêcher d'aimer....

Vainement, quand je me retourne sur moi-même et regarde en arrière ma vie toute vide,

mon cœur se serre, étouffé d'amers repentirs.

Je persiste encore à m'abandonner moi-même. Ingrat et mauvais, je délaisse ceux-là surtout qui me furent le plus fidèles, ceux-là qui me sont le plus chers.

J'ai oublié l'ami parti pour les rives lointaines....

Celle qui fut la sœur de mes jeunes années m'attend, souffrante et seule....

Ces deux bons vieillards, étrangers par le sang, qui prirent soin de mon enfance, qui m'avaient toujours comblé de leur tendresse, ils sont morts, l'une suivant l'autre, ne comprenant rien à mon inexplicable désertion, — et je n'étais même pas là pour leur fermer les yeux....

Je dis toujours : — J'irai ! Demain !

Mais je ne vais point, Demain devient Hier, — et, impie que je suis, je laisse l'herbe envahir les tombes de ceux qui m'ont aimé.

. . . .

. . . .



XII

LE PROGRÈS LENT

XII

LE PROGRES LENT

A mon ami Théodore de Banville

Après avoir fait un bon déjeuner, étendu devant un bon feu, dans un bon fauteuil, Chrysale fume un bon cigare, laissant flotter à travers la fumée un regard distrait sur ses murs merveilleux et célèbres que dix siècles cotisés décorent.

Mais les chevaux attelés piaffent dans la cour, et le valet de chambre se présente timidement pour passer avec onction le paletot de monsieur.

Chrysale, avec un demi-soupir de regret, se laisse faire, la vie ayant ses devoirs. Il descend avec la lenteur noble de l'homme supérieur les quelques marches de marbre recouvert d'Aubusson qui s'élèvent au-dessus de la rue, donne un coup d'œil satisfait à son magnifique attelage, sans trouver le plus petit mot à dire sur le poli aveuglant de l'équipage et des harnais.

Bien à ses aises il s'installe sur les coussins moelleusement élastiques; son valet de pied a déjà enveloppé ses précieuses jambes de fourrures chaudes et douces comme des poitrines humaines. La portière est refermée et, au pas,

avec prudence, le fracas des chevaux, dont le sang s'impatiente, est refréné par le cocher sagace, somptueux et magistral.

— Un cri, un cri horrible, d'atroce douleur, perce tout à coup les quiétudes de Chrysale en son tympan : sous le vestibule, un pauvre diable, embarrassé d'un paquet, s'est laissé engager et son pied se trouve écrasé sous la roue. Le cocher, troublé lui-même dans sa majesté par son indignation contre le maladroit, recule, avance, recule, et s'arrête, achevant de mettre en bouillie ce pied du misérable qui hurle de chaud mal...

Chrysale a baissé la glace de son carrosse. Son cœur est humain, mais Chrysale n'est point un brouillon :

— Patience, mon ami, patience, donc! et attendez ! ce ne sera qu'un tout petit instant ! — Nous voulons le Progrès, — mais le Progrès lent, que diable !

XIII

PETITS REMORDS

XIII

PETITS REMORDS

A mon ami A. Léon Noël.

Il faisait très-chaud. La côte était presque à pic, sablonneuse, cuite au soleil. — Pas même un brin de genêt aux gousses jaune, sur le bord du chemin. Au loin, çà et là sur la montagne galeuse, quelques maigres touffes de bruyères desséchées.

Un petit âne, tout calleux, sec à prendre feu sous le bâton, hissait péniblement un tonneau rempli d'eau, sous la conduite d'une vieille ployée en deux par l'âge et par la peine.

Nous gravissions, Pierre et moi, la côte derrière l'équipage depuis plus d'une demi-heure, depuis la *Fontaine-des-Prêtres*, de toute l'énergie de nos jambes de dix ans, haletants, lui comme moi, et muets de fatigue et de chaleur.

Devant nous, les petites cicindèles vertes, ivres, folles de soleil, s'élançaient à chacun de nos pas comme pour nous porter défi, et les criquets semblaient se moquer de nous, attendant presque d'être écrasés sous nos souliers pour développer d'un jet brusque dans l'air leur double éventail bleu ou rouge.

Nous n'avions plus la force de gravir,

inondés par la sueur, aveuglés par la réverbération, les pieds brûlés par le sable.

Sans le tonneau, la vieille et l'âne, nous eussions depuis longtemps lâché la partie; mais, machinalement, nous suivions l'âne, la vieille et le tonneau.

La vieille tirait sur le licou pour avoir sa part du faix.

« — Hi! » criait-elle, — et le roussin tendait les jarrets, les roues mal graissées grinçaient, et au-dessus, le tonneau, cahin-caha, chancelait comme ivre.

Tout à coup je me mis à rire : — une fameuse idée venait de me traverser la cervelle!

« — Pierre ! lui dis-je tout bas ; si nous lâchions le robinet ? »

Pierre me regarda de son œil éveillé. — Pierre n'était plus las.

Il rejeta résolument en arrière ses cheveux blonds, courut à pas de loup jusque derrière le tonneau et mit la main sur le bouchon qui servait de bonde.

Puis il se retourna, me regardant. Je lui fis un signe.... L'eau jaillit en colonne de cristal sur la poussière du chemin....

Pierre était déjà près de moi, le pied levé pour la fuite. Nous guettions la vieille, — mais elle ne se détourna pas. Elle était sourde.

Le fou rire nous prit, et d'accord sans nous consulter, nous continuâmes à marcher der-

rière la vieille et le tonneau, — *pour voir....* — Seulement nous nous tenions à distance prudente.

L'eau coulait toujours.

Peu à peu, le pas du petit âne devint plus assuré, moins lent. Le tonneau moins lourd dansait gaiement au moindre accident du chemin entre les roues allégées qui ne geignaient plus. — Arriva enfin le moment où, au lieu que la vieille tirât l'âne, ce fut l'âne qui traîna la vieille. Le chemin avait bu tout ce que le tonneau avait pu verser. — C'était la péripétie.

La vieille s'aperçut qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Alors elle s'arrêta, laissant avancer l'âne, pour voir ce dont il

s'agissait. — Nous nous étions arrêtés aussi, vous pensez !

« — Sauvons-nous ? me dit Pierre.

— Bah ! répondis-je.

— Hue-oh ! cria la vieille pour que l'âne ne bougeât plus. — Elle venait de voir le trou béant qui bavait quelques dernières gouttes.... »

Ce fut alors qu'elle se retourna et nous aperçut.

Nous ne l'avions encore vue que de dos, avec sa jupe en cotonnade rayée, son fichu à fleurs de faïence et le mouchoir rouge sur sa tête courbée.

Elle nous observa un instant ; sa figure morne et hâlée ne témoignait ni indignation, ni colère, ni surprise. On eût dit ces têtes

bronzées qui dorment depuis des siècles sous leurs bandelettes dans les tombeaux égyptiens.

Sans prononcer une parole, elle fit péniblement tourner bride au petit âne et redescendit, du même pas lent et résigné, à la fontaine.

Quand elle passa devant nous, elle ne parut même pas nous voir.

Nous nous regardâmes, honteux....

XIV

GARAPON A L'ACADÉMIE

XIV

GARAPON A L'ACADEMIE

A mon ami Louis de Lucy.

Garapon n'aime pas l'Académie.

Garapon est ouvrier mécanicien. Garapon n'est pas une bête ; c'est un inventeur très-précieux, le plus honnête et le meilleur homme du monde, — et Garapon est lyonnais — *nom gue Guieu !* — Garapon est mon ami.

Nous venons de déjeuner modestement ensemble, — et mon Garapon, rêvassant, contemple le verre vide qu'il tient en main :

A toi la parole, Garapon!

— Les Académies ! C'est encore des gouvernements, ô Nadar ! Le meilleur n'en vaut rien !

« As-tu songé, me dit-il, à ceci : — Si ce morceau de verre que je tiens là, qui vaut à peine sa pièce de quatre à six sous, n'existait pas, notre monde entier reculerait de trois mille ans, au moins !

« Oui, d'au moins trois mille ans !...

« Sans ce morceau de verre, rien de ce qui

nous entoure, rien de ce qui est ! Nous voilà redevenus de purs sauvages.

« Sans ce morceau de verre, toutes les conditions de nos existences sont bouleversées de fond en comble. — Sans ce verre, pas d'astronomie, c'est-à-dire pas de navigation, c'est-à-dire rien de tout ce que les communications maritimes nous ont fait connaître et nous ont donné.

« Sans ce verre, pas de chimie ! Sans ce verre, pas de physique ! Non, il n'y a pas à dire, plus de chimie, plus de physique sans ce morceau de verre indispensable, rigoureusement indispensable pour tous les constats progressifs comme pour la conservation de tous les résultats acquis. — Examine, réfléchis, creuse, et tu recules épouvanté en envisageant, en découvrant tout ce que représente pour

nous, à notre bénéfice, dans tous les ordres, matériels et moraux par suite, ce simple morceau de verre. Sans lui, nous revenons en plein à la barbarie noire, épaisse, opaque !... »

Ici mon Garapon fit une pause, histoire de me laisser cuver sa harangue quelques secondes : — je vous ai dit que Garapon était malin.

— « Eh bien ! reprit-il, suppose — pour un instant — que ce verre n'existe pas.

« C'est convenu, c'est arrangé : nous voilà dans les ténèbres, en plein !... — Et un beau matin, moi, — Garapon ! — il y a trois mille ans, j'ai la chance de faire cette immense,

cette merveilleuse trouvaille : — j'invente le verre ! ! !

« Tu me vois d'ici, si je suis content !

« Naturellement, je cours tout de suite présenter ma découverte à l'Académie ; — il y a toujours eu des Académies.

« L'Académie nomme une commission ; — il y a toujours des commissions.

« La commission est chargée du rapport : — il y a toujours des rapports.

« On fourre mon verre et mon Garapon dans un carton : — il y a toujours des cartons.

« Et puis, six mois se passent, et puis un an, — et puis dix-huit mois !

« J'enrage, et je finis par réclamer dans un journal : — il y a toujours, il y a toujours eu le journal....

(..... qu'il soit imprimé, écrit ou parlé, — dit à ce moment plus haut mon Garapon qui s'animait jusqu'à l'éloquence ; — car jamais ils n'ont pu supprimer et ils ne supprimeront jamais entre les hommes l'échange divin de la pensée, la communion éternelle de ce que nous avons au cœur et au cerveau !)

« ..... Eh bien, reprend-il un peu calmé, je ne l'ai pas lu le rapport de *ta* commission, mais je vais te le dire tout de même, — et textuellement, entends-tu ! — et comme si tu l'avais sous les yeux, sténographié !

« Le voici :

« *La Commission nommée, etc., après avoir examiné la découverte du sieur Gara-*

pon, etc., etc., estime que si, dans ce que nous appellerons à juste titre sa découverte plutôt que son invention, il a été servi par un heureux hasard qui s'est trouvé suppléer pour lui à ce qui lui manque comme science véritable, — on ne pourrait se refuser à lui reconnaître, dans une certaine mesure, un zèle estimable et quelque ingéniosité.

« *Votre Commission considère que sa découverte peut être amenée à rendre quelques services, et, sans partager les exagérations excusables de l'auteur, elle apprécie qu'on pourrait, semble-t-il, espérer du verre, quand l'Académie l'aura adopté, quelques améliorations dans l'état actuel de nos sciences.*

« *En conséquence, votre Commission vous propose d'accorder un encouragement au*

sieur Garapon ; — mais elle repousse en principe l'adoption de son verre

« *PARCE QUE C'EST CASSANT !* »

— « Et voilà, ô Nadar ! — conclut Garapon, — ce que c'est que les Académies ! »

XV

L'ONGLE D'ENFANT

XV

L'ONGLE D'ENFANT

A mon ami regretté Gérard de Nerval.

La Mort, l'implacable Mort, te guette.... »

La jeune mère, rose et blonde, penchée en arrière, soutient de ses bras tendus le petit enfant tout nu, blanc et rose.

Elle le fait gravir cent fois sur ses seins, de

sa ceinture à sa bouche, baisant et mordillant les petits pieds tout ronds et lui souriant de toutes ses dents blanches.

Le tout petit grimpe de son mieux avec ses jambes hésitantes et il commence à sourire au sourire de la mère, surtout quand un des petits pieds joufflus est happé entre les lèvres.

Mais elle vient de remarquer quelque chose à l'un des petits pieds bien-aimés et elle suspend le jeu.

Elle prend des ciseaux d'acier fin; avec précaution infinie, elle coupe l'ongle du petit enfant, et, toujours souriante, contemple un instant cette première moisson, — l'infinitésimal croissant, diaphane comme l'opale.

— Et la mère qui sourit toujours ne pense pas que cette première épave détachée du nouveau-né, — atome de vie tout à l'heure, à jamais tombé dans l'infini néant des ossuaires cosmiques, — est le premier gage donné au sépulcre, à la hideuse décomposition finale....

— La Mort, l'implacable Mort, te guette.... »

XVI

LE PETIT ÉLÉPHANT

XVI

LE PETIT ÉLÉPHANT

A mon ami Charles Monselet.

Je vais vous dire comment était le petit éléphant ; je l'ai vu.

Il était blanc, adombré de tons gris verdâtres : pour yeux, il braquait deux gros diamants lourdement équarris comme ces gemmes

asiatiques qui n'ont pas eu l'esprit de passer sous le sable des lapidaires hollandais, — communards protestants dont le génie du Grand Roi eut jadis la précaution de débarrasser notre industrie Française. — Sur son caparaçon bleu, ornementé d'agréments noirs, se dressait une petite tour crénelée à bandes roses alternées de ces mêmes brillants barbares, — et un petit nègre, brandissant un aiguillon d'or, se tenait fièrement campé sur sa nuque.

L'ensemble en pur or sous émail, gros, ma foi! comme la moitié du poing, pesant son bon poids massif, et appendu au-dessous d'une volumineuse rosette à un large cordon moiré, bleu tendre.

C'était bien lui, l'archi-précieux Grand Cor-

don de l'Éléphant du Danemark, de beaucoup plus rare qu'un incunable, aspiré à l'égal de la Toison d'Or ou de la Jarretière

— La jarretière!!!....

— Aux plus grands de ce monde seuls est réservé l'insigne gloire de le porter : — j'avais l'honneur de le contempler !...

Un solennel vieillard s'en était ceint en bandoulière.

L'imposante physionomie de ce vieillard vénérable, la profondeur de son regard, son front génial témoignaient qu'il avait blanchi sous l'étude des plus graves problèmes. Il tenait en effet justement la première place parmi les

êtres supérieurs qui conduisent si admirablement les destinées de nous autres peuples. — Et laissant sur ses pas comme un sillage de respect et d'admiration muette, le noble vieillard s'avançait lentement, ainsi bardé, ballottant avec gravité sur sa hanche gauche la bête cocasse....

Alors, pensant que ce sage des sages, si fier de son Éléphant, devait trouver fort ridicule le sauvage d'Océanie qui enfile pour se décorer une arête de poisson dans sa cloison nasale, je crus pouvoir, respect gardé, compter que le sauvage le lui rendrait bien.

XVII

SUR LA PLANCHE

XVII

SUR LA PLANCHE

A mon ami Gustave Doré.

L'orage n'avait pas duré longtemps, mais la pluie était tombée copieuse et drue, par flaques.

Des hauteurs de Montmartre, dans la rue des Martyrs surtout, les ruisseaux devenus des petits torrents roulaient sur Paris des flots

grisâtres que les bouches d'égout ne savaient avaler assez vite. Notre-Dame-de-Lorette émergeait d'un lac, et les passants qui ne passaient plus étaient entassés sous les portes cochères, refoulés par l'inondation.

Comme la pluie cependant semblait consentir à faire relâche, un épicier bienfaisant ou impatient de sa clientèle venait, dans son génie d'épicier, de disposer une planche au-dessus de la mare qui le séparait du monde ambiant ; mais si étroite était la planche, qu'en vérité, comme sur le rasoir du Paradis de Mahomet, le pied une fois dessus, il ne fallait plus songer à revenir en arrière.

Je m'engageai pourtant, pressé par l'heure, sur la planche de l'épicier pontonnier, avec prudence, un pied devant l'autre, et les yeux

baissés,—semblable, pensais-je, à ces personnes remarquables qui savent marcher sur la corde.

Mais, au beau milieu du trajet, je vis, non sans quelque inquiétude, devant mes pieds, une autre paire de pieds adverses engagée contradictoirement sur ma planche, — et je levai le nez....

Je me trouvais face à face avec une vieille, très-vieille dame, de mise bourgeoise peu opulente : elle s'était arrêtée comme moi, trop nécessairement,—et elle m'interrogeait de son petit œil rond....

J'ai la plus grande déférence pour les vieilles femmes : ma mère était si âgée quand je la perdis.... — Sans hésiter, faisant demi-tour pour céder le passage, je plongeai bravement

••

de mes deux pieds dans le cloaque jusque bien au-dessus de la cheville.

Vous avez connu ce frisson qui vous saisit quand l'eau pénètre, brutale à la fois et insinuante, traversant vos chausses pour arriver subtile jusqu'à la moelle de vos os?

J'étais tout entier à cette impression ultra-sensationale; mais, chevaleresque, naturellement content de moi — et même un peu fier, — je contemplais la bonne dame qui, arrivée au bout du pont, se retourna sur moi, et, avec un regard indéfinissable, me murmura :

« — Nigaud! »

Que lui avait-on donc fait souffrir?

XVIII

A UN JEUNE ÉCRIVAIN

XVIII

A UN JEUNE ÉCRIVAIN

A mon ami Édouard Manet.

Tu veux « faire de la littérature », ô mon fils ! Autant cela qu'autre chose, en vérité, la littérature étant un métier tout comme un autre.

Ta physionomie rassurante me témoigne déjà d'un certain fond de bassesse nécessaire

et on y pressent même l'indispensable grain de coquinerie future. Tu es gras à l'âge où on est maigre; c'est encore quelque chose, car on a l'habitude de se défier moins des gens tout ronds. Reste adipeux. Pas d'angles, tout est là! Je me trouve d'abord gagné par ces premiers avantages naturels et, sur ta mine, je me sens assez de confiance pour te guider dans la bonne voie.

Avant toutes choses, sois grave et crains l'Idée. Au besoin tout ton bréviaire tiendrait là, le reste n'étant que d'accessoire.

Sois grave! Se prendre au sérieux est la première vertu qui soit au monde : elle peut te dispenser de toutes les autres, y compris l'orthographe. Heureux dans toutes les car-

rières le mortel prédestiné qui trouva sur son berceau une cravate blanche !

Ce n'est pas du tout pour deux ou trois bonnes toiles que tel exécrable chef d'école s'est imposé comme le premier peintre du siècle, c'est parce que ce « Chinois égaré dans les rues d'Athènes » calligraphiait, au bas de ses enluminures à la glace : INGRES PINGEBAT et des chiffres Romains. Sois grave, ô mon fils ! Tel qu'un dieu Indien ne contemplant son nombril qu'avec vénération, rappelle-toi que tu n'écris pas, tu officies ; et quand tu porteras ton manuscrit au journal ou chez le libraire, tiens-le respectueusement de tes deux mains devant toi comme le Saint-Sacrement. Tu le déposeras ensuite sur le bureau avec componction et des précautions comme si tu avais crainte de l'ébrécher. A la rigueur, tu

peux après cela te dispenser de mettre un genou en terre.

Crains l'Idée ! Crains l'Idée à l'égal de la peste. Si jamais sur ton chemin tu as le malheur de la rencontrer, elle ou quelque chose qui lui ressemble, sois alerte comme un porteur d'eau devant une cathédrale et fuis ! Toute idée a quelque chose de choquant pour un chacun qui n'y songeait pas et ton premier devoir est de ne choquer personne. On t'a fort justement dit qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. — Et d'abord qu'est-ce cela, une idée, et à quoi cela sert-il ? A embrouiller encore davantage les choses, à engendrer la discussion, et à rien de plus. N'en a-t-on pas bientôt assez, et nous laissera-t-on enfin tranquilles ?

Applique-toi donc, mon fils, à n'être jamais ni présomptueux ni téméraire, à ne rien avancer que ce dont tout le monde est d'accord. Une femme honnête ne fait retourner personne dans la rue; un honnête écrivain ne commettra point l'inconvenance d'arrêter son lecteur en route pour lui donner à penser.

Garde-toi d'imiter les meurt-de-faim du paradoxe et souviens-toi qu'il est du plus mauvais goût d'être original, sans compter tous les démêlés de toute sorte, même avec le juge, que tu peux t'amener en tirant de ce méchant côté. — Il te sera permis parfois, aux heures ambitieuses, de découvrir la lune; mais n'en abuse pas et glisse sans insister. On te saura gré de ta modération et tu auras tous les honnêtes gens pour toi.

Respecte toujours tout et tous, même et surtout ce qui n'est pas respectable. Sois plat, plat à jamais, et si bien plat qu'à côté de toi la punaise apparaisse perpendiculaire. Souris, si tu veux, et pleurniche à ton gré; mais ne ris pas ni ne pleure, et, — surtout! — ne t'indigne jamais ! Pas de bruit, pas d'éclat.

Ne néglige pas de te montrer sensible; attendris-toi volontiers sur les souffrances du pauvre : verse-lui la résignation — en veux-tu, en voilà! — en vers et en prose. Le pauvre fut toujours d'excellent rapport, et, avec ton débit de résignation, tu peux te faire de bonnes rentes.

Il est entendu que tu ne critiques rien jamais ni personne, et que tu restes doux à

tous, bénin et même mucilagineux. Quand tu seras arrivé, bien sûr d'être arrivé, si tu as quelque âcreté dans les humeurs, tu te rattraperas en tapant sur les faibles. Jusque-là, fais bouillir ton navet dans la guimauve.

Que ton style soit coulant, melliflu, sans arêtes et onctueux comme ta ronde personne. Tiens-toi toujours modéré et incolore ; sois intrépide dans le flasque et pousse en blanc comme les pommes de terre dans la cave. Tu as, d'ailleurs, dans le creux et le niais qui portent les personnes à l'Académie, des modèles éternels : relis *Picciola*. C'est déjà bien ranci, mais ça peut servir toujours.

Cela dit, et pour le fond et pour la forme, eille à tes mœurs. Tu ne peux naturellement

viser qu'à un mariage riche, à la moderne. Aie donc toujours l'œil sur cette cible et sois chaste comme l'éléphant : on sait que cet animal évite dans ses amours les regards du voyageur. Hors cela, l'éléphant peut être un farceur et faire tout ce qui lui plait. Je ne te refuse rien, mais gaze !

Je crois t'avoir averti et nanti : te voilà armé pour le combat. — Pars donc, mon garçon, glisse, rampe, et, comme à la bataille, toujours baisse-toi, baisse-toi plus bas, baisse-toi encore ! — et marche sur les blessés !

XIX

LA BARBE DE L'ALLEMAND

XIX

LA BARBE DE L'ALLEMAND

A mon ami Yves Guyot.

Je suis la Barbe de l'Allemand : connais-tu mes couleurs !

Je suis flave, rousse ou blonde, mais surtout je suis belle, — admirablement belle !

Au-dessous d'une paire de lunettes tou-

jours luisantes comme des escarboucles, je m'épanouis dans mon resplendissement astral, symétrique, longue, large, touffue, soyeuse et hyperphysique. Je me ratisse respectueusement de mes propres mains chaque matin comme un jardin consacré; de ces mêmes mains tout le jour onctueusement je me caresse, et le soir, comme en une dernière prière, avec précautions infinies, je me roule dans un linge de lin. Tu dois croire qu'aux repas, chez moi, en famille, je me garantis avec un papier fin contre les conséquences du gigot à la gelée de groseilles.

Si — profanation! — un seul de mes poils se trouvait un instant dérangé dans son rite, je me croirais déshonorée et je serais capable de me précipiter dans la Sprée, dont la mal-

propreté exclut pourtant toute idée de suicide.

Au reste, quoique je sente un peu la bière aigre, je ne me parle qu'à la troisième personne du pluriel. « — L'univers entier a les yeux fixés sur *Leurs Seigneuries! Leurs Seigneuries* sont en vérité admirées de l'univers entier! »

Oui, autour de moi j'ai des casques reluisants, des cuirasses étincelantes, des fourreaux de sabre que l'on traîne à grand tapage, des fusils Dreyse, des demi-bottes et cinq milliards qui m'ont réduite à la misère. Tout cela est beau, mais combien ne suis-je pas plus belle incommensurablement!

Dans l'estime de mon « MOI » je dépasse les plus hautes cimes et mon orgueil Borusse,

énorme mais légitime, trouve encore son compte lorsque je m'incline avec une noble bassesse, toute gonflée d'humilité, devant l'Empereur-Roi,

— et devant Leurs Excellences,

— et devant Monsieur le Baron.

— et devant Monsieur le Chevalier,

— et devant Monsieur le Chambellan,

— et devant Monsieur le Conseiller Aulique,

— et devant Monsieur le Conseiller Intime,

— et devant Monsieur le Conseiller de Commerce,

— et devant Monsieur le Conseiller tout court,

— et devant Monsieur le Docteur,

— et aussi devant Monsieur le Professeur sans m'oublier devant Madame la Super-

Intendante, Madame la Doctoresse et Madame la Professoresse. — Car je suis respectueuse avant tout et si féodalement respectueuse, qu'aux jours d'émeute je fais mes barricades en long pour laisser passage aux carrosses.

Songe encore à ce point : — quelle barbe au monde peut se varter d'être étalée sur plus de croix et de rubans ?

Croix de tous formats, en croix, en carré, en rond, en ovale, en losange : pour en avoir une de plus, d'un modèle dernier, je pioche la quadrature du cercle ; — croix en tous métaux, or, argent, bronze, platine, zinc, aluminium : je m'en ferai encore en carton-pâte.

Rubans de toutes couleurs, en liserés, ban-

des et rosettes : jaunes, verts, bleus, rouges, violets, caca d'oie. J'en fais flotter jusqu'à mon derrière.

Oui, vraiment, je suis la première Barbe du monde, une heureuse Barbe! Je m'admire et — je vais même te confier un peu plus : — je m'adore!...

— Et pourtant, il me manque quelque chose!... — je suis la barbe d'un simple *apotheke*, quand je serais digne d'être la barbe d'un garçon d'hôtel, d'un magnifique *Kellner-Portier!...*

.... et puis.... — je rêve d'être taillée en ogive!!!...

XX

CONSEIL DE MERE

XX

CONSEIL DE MÈRE

A mon ami Édouard Lockroy.

C'est le Jour de l'An.

Une foule opaque, empressée et musarde, encombre et obstrue rues et boulevards et piétine dans la boue noire, sous les mille réseaux d'une pluie fine, continue, — circulant sans

trêve devant les petites boutiques en voliges, où des misérables, invoquant la pratique qui ne mord pas, soufflent dans leurs doigts gelés...

Le passage des Panoramas est bondé de gens ondoyants et divers, marquant le pas sous eux, dans l'impossibilité de se tirer plus vite de la tiède et écœurante buée des corps humains tassés et du drap mouillé.

Devant moi, une bonne petite bourgeoise, sanglée en son harnois, ronde comme une pomme sous le busc et les baleines, pousse ferme et, de sa poitrine comme d'une proue, s'efforce à fendre la presse, traçant dans le remous un sillage — dont je profite.

Elle remorque de toute sa vapeur par la main le petit bourgeois, son fruit adoré, le protégeant, le garant, le couvant de ses cou-

des et de toute sa ronde personne, donnant à elle seule du collier et faisant sa trouée quand même.

Et comme le petit, timide, hésitant, semble craindre de heurter ou froisser ses voisins, la digne, l'excellente mère raffermit le fils bien-aimé dont son amour se préoccupe déjà de faire un homme « pratique ».

Et j'entends la tendre couveuse dire à ce petit citoyen de l'avenir ces simples paroles, — qui me firent rêver et me restèrent mémorables :

— Ne t'occupe jamais des autres, mon cher enfant : dans la vie, on ne doit penser qu'à soi !

XXI

PUIS....

XXI

PUIS....

A mon ami G. de la Landelle.

I

D'abord les vaisseaux des Phéniciens, poussés par le vent du pillage, cinglent vers les côtes immenses de l'Armorique.

Silencieux et furtifs, les pirates débarquent par quelque nuit sombre sur un point désert,

— et avant la pointe du jour, les cabanes éparses des pêcheurs bretons sont brûlées, les vieux sont égorgés et les petits enlevés pour être tout là-bas vendus esclaves, — car là est l'affaire.

Réciproquement, par les temps de grosse mer, la fête de l'autre côté se prépare : tous ceux de la côte sont accourus, de l'île de Sein et du Raz de Sein jusqu'à Ouessant, de Locquirec au bas de la Loire, guettant le nuage et la vague, tapis dans les rochers, — et quand les pirates Phéniciens font naufrage, ils mangent les pirates Phéniciens.

II

Puis on eut à manger autre chose que du Phénicien et on n'en mangea plus.

On s'en tint simplement à les sacrifier, en les égorgeant sur les vieux dolmens, à la plus grande gloire de Dieu, puisque Dieu est, nous dit-on, toujours satisfait des sacrifices.

De plus, et naturellement, bon profit toujours des épaves des naufragés.

III

Puis, nos Bretons s'aiguisant peu à peu l'imaginative et trouvant le métier bon, com-

binent des procédés pour augmenter les recettes.

Par les nuits de tempêtes, ils poussent vers les brisants des bœufs qui portent fallacieusement à leurs cornes des feux attachés.

Les Phéniciens, ainsi trompés, viennent briser leurs grandes barques sur les récifs et sont réduits en esclavage, eux qui venaient chercher des esclaves. — Et le procédé se répand jusqu'aux côtes de Cornouailles et vers le Durham et ailleurs.

Puis, on ne se soucie plus de faire des esclaves, mais à ce point de perfectionnement se trouve poussée et généralisée l'industrie

des *pagani* naufrageurs et si intéressantes deviennnent leurs recettes, que les seigneurs riverains et bientôt les ducs de Bretagne eux-mêmes y regardent — et immédiatement accourent pour accaparer et monopoliser l'entreprise à leur profit.

Comme tout bon gouvernement, ils réglementent, et, comme en l'embryon de toutes choses humaines, une espèce d'ordre malsain vient se mettre là dedans. Des peines terribles, la mort et la spoliation, menaçent ceux qui s'obstineront à exploiter contraventionnellement pour leur compte la spoliation et la mort, — ce qui n'empêche pas du tout chaque naufrageur de tirer à soi et de piller et frauder de son mieux, naturellement.

V

Puis, — il n'y avait plus de Phéniciens dès longtemps, mais comme le nombre des navigants de tous pays et même Bretons augmente toujours, ces navigants songent à diminuer leurs chances de pertes.

Et alors ils s'entendent avec les ducs pour obtenir *briefs* et *congés* moyennant pécule, espèce de prime d'assurance contre le pillage, sans que le diable y perde encore grand'-chose.

VI

Puis, peu à peu, les années étant devenues des siècles et les siècles succédant aux siècles,

les primes ont disparu, et voilà l'autorité royale des Louis XIV et autres qui s'occupe entre temps de sauvegarder les naufragés, élevant des phares, promulguant des édits et ordonnances contre les naufrageurs et pilleurs d'épaves.

Puis la marine de l'État intervient pour faire respecter les ordonnances royales, défendant et protégeant les marins échoués.

VII

Puis enfin — c'est aujourd'hui — gouvernement, autorités locales, populations elles-mêmes s'unissent pour combattre et prévenir le fléau.

Partout, et même par l'effort isolé de sim-

ples particuliers, des sociétés de sauvetage se créent à l'aide de capitaux bien souvent désintéressés dans la question, puisqu'ils ne naviguèrent ou qu'ils ne navigueront jamais.

Phares, fanaux, bouées et balises d'avis, sifflets monstrueux, trompes géantes que la vapeur fait mugir, sirènes beuglant par l'électro-aimant, canots spéciaux, postes d'hommes dévoués toujours prêts, de jour et de nuit...

VIII

Et sur toute cette côte Bretonne, plus sauvage et plus homicide jadis que celle de Tauride, — de Treflez à Plouguerneau et à l'Abert Vrac'h et partout, — dans la nuit noire, quand le vent souffle et hurle, quand les gran-

des vagues viennent se briser en écume sur les récifs aigus, l'homme rôde et guette, mais à présent et désormais dans l'unique, fervente et sublime aspiration d'exposer sa vie pour sauver son semblable inconnu.

Et cet homme est le même : — c'est lui l'ancien riverain de la Palue, qui poussait par les roches ses bœufs portant aux cornes des feux décevants : c'est lui qui volait les Phéniciens et les mangeait.

Le petit-fils des *Pagani* pillards, meurtriers et anthropophages, est aujourd'hui membre d'une Société de Sauvetage...

.... Et d'ici je te vois, vieille Gorgone de La Landelle, mon ami, arpentant le sable de

ta plage vers Morlaix, et, sans t'occuper autrement de notre ancien Maître en esprit et en bon sens qui persiste à nier le progrès humain et à affirmer que — « plus ça change, plus c'est la même chose », — tu rumines sous ton poil blanc, vieux bœuf obstiné et utile que tu es, un perfectionnement de plus à ta dernière sauvetage-amarre...

XXII

LE MONSTRE

XXII

LE MONSTRE

A mon ami Escoffier.

Lorsqu'il eut un jardin, le Monstre, sa femme y planta des fleurs.

Le Monstre accepta les fleurs, puisqu'« il en faut » dans un jardin. Mais il installa aussitôt deux ruches — pour utiliser les fleurs.

Prodige de l'instinctive divination chez ces infiniment petits! Si clémentes à tous, les mouches à miel avaient pris le Monstre en une grippe noire : ces vengeresses le harcelaient de piqûres furieuses. — Et le Monstre n'eut plus le droit de se promener dans son jardin qu'enveloppé de gaze verte, de la tête aux pieds, comme les baromètres de campagne.

Un matin de beau soleil, je regardais par-dessus notre haie le Monstre ainsi affublé.

Le Monstre semblait agité.

Il m'aperçut;

— et vers le ciel, dont les monstres revendiquent aussi leur part, levant ses deux grands bras ailés de gaze, il me cria avec désespoir :

— MES mouches M'ont mangé MON miel !.....

— Tu ris, Chrysale?... Mais le Monstre c'est toi, mon ami !

XXIII

L'ARBRE

XXIII

L'ARBRE

A VICTOR HUGO.

Ta cime est si haute, si haute, que pour elle le Soleil ne se couche jamais et, ponant ou levant, la baigne d'une lumière éternelle. Tu renvoies cette lumière bienfaisante aux deux hémisphères qui par toi ne connaissent plus la nuit.

Respectueusement à tes pieds, les forêts de chênes altiers, les baobabs monstrueux, l'invraisemblable Eucalyptus et ce fantastique figuier des légendes Indiennes dont un cavalier au galop ne saurait faire le tour en une seule journée, s'étendent comme un tapis d'herbe rasé par un parc de moutons affamés. Sous ton ombrage sans fin, les peuples unis s'assemblent et méditent: fruits et fleurs, tu leur répands libéralement ce qui nourrit et ce qui charme.

Et moi, l'imperceptible, qui t'aime et te bénis pour le bien que tu fais à tous, pendant que le sycophante use sa vie à glaner stérilement sous tes prodigieuses frondaisons quelque pousse tombée, je pense à l'heure suprê-

me de la Mort où tout s'anéantit, et, sentant mon cœur et mon pied manquer à la fois sous le soleil éteint, — je recule avec épouvante devant l'immensité du trou que laissera aux siècles éperdus ton Génie déraciné...

XXIV

PETITS TAS DE SABLE

XXIV

PETITS TAS DE SABLE

A mon ami Charles Besselièvre.

Comme une innombrable armée chargée de ses engins de guerre, tous les petits enfants munis de leurs petites pelles et de leurs petits seaux de bois ou de fer blanc ont, dès le jour venu, envahi nos jardins.

Assis sur leur derrière et penchés à angle

aigu, ils travaillent, obstinés et silencieux, entre leurs jambes écartées.

D'autres sont debout courbés, si petits, en vérité, qu'il n'est pour eux souci de se baisser, et avec la même ardeur muette et presque farouche, ils travaillent.

Gravement, ils rassemblent le sable avec leur pelle, et dressent de petits monticules alternés de ligne de fortifications bizarres mais correctes et rectangles comme les mètres de cailloux du cantonnier. Les autres remplissent le petit seau bien au-dessus du bord, à la bonne mesure, tapent pour tasser, puis, le moule rempli, ils le retournent, — et enfin ils découvrent avec précautions infinies le petit pâté, ouvriers consciencieux.

Chaque retour de soleil les voit revenus aux

mêmes places, recommençant avec leur implacable patience d'enfants la besogne de la veille, comme ramenés à ce labeur improductif par je ne sais quelle fureur secrète, calme — et universelle.

Car, partout à cette heure même, sur tout notre hémisphère, partout où il y a le sable, promenades de nos villes, plages de nos côtes, qu'elles soient baignées par la mer du Nord, la Baltique, l'Atlantique ou la Méditerranée, — de la Norvége à Cronstadt, de Memel à Schieveningue, d'Ostende à Brighton, de Trouville à Cette, et de Cette au Bosphore, — partout l'innombrable multitude des petits enfants sablonniers est penchée sur la mystérieuse et inamissible besogne....

Et lorsque, dans quelques heures, le soleil

oblique nous quittera pour d'autres bords, jusqu'aux berges Australes, jusqu'aux grèves Antarctiques, l'indénombrable relai de tous les autres petits enfants — noirs, jaunes, cuivrés et olivâtres, — depuis le fin marmot Japonais jusqu'au tout petit anthropophage futur d'Ika-Na-Mawi, reprendra, sans la laisser une seconde interrompue et tout comme à la « Petite Provence » de nos Tuileries, la tâche fatidique des petits tas de sable — qui ne comporte pas un seul instant d'arrêt.

Pas un seul : — car depuis que le monde est monde et jusqu'à ce que monde il ne soit plus, ces petits tas que nous faisions enfants, vieillards nous les voyons refaire par les enfants de nos enfants. Oui, toujours et partout, du commencement à la fin des siècles, bien avant

Homère, bien après Hugo, partout et toujours — se dresseront les petits tas de sable des petits enfants.

« — Eh bien ! beau philosophe, tu viens donc de l'avouer toi-même, et ces marmousets te font la leçon !

« Tu viens de constater là l'éternelle immuabilité des instincts de l'homme, et tu vois aussi l'immuable éternité de ses mêmes besoins, de ses mêmes passions ; — et, de même encore, d'aussi loin que tu regardes derrière toi, des horizons extrêmes de l'histoire des temps jusqu'à ce moment où tu respires, éternellement tu trouves et retrouves le mal, — l'iniquité, la haine, l'envie, le besoin de tuer, le déni de pardon, — l'égoïsme féroce, homicide....

« — Vas-tu croire encore à ton utopie de progrès, plus vaine, plus fragile et décevante, en vérité, que ces tas de sables des petits enfants? Comptes-tu toujours rendre meilleur ton misérable et incorrigible semblable en lui prêchant le bien et qu'il est de son intérêt d'être juste?

« Persistes-tu?

« — OUI! »

HALTE.

Lecteur, tu as fais route avec moi jusqu'ici. Il me plairait de croire qu'à deviser indifféremment de choses vagues nous nous sommes assez bien entendus, comme deux compagnons d'humeur facile, et que tu as pu trouver en moi un homme de bonne volonté, comme dit le Livre.

Ne va pas plus loin; quittons-nous là.

Aussi bien la meilleure partie du chemin

est-elle faite, et la plus facile. Ce que je dois parcourir encore, moi, pour gagner le repos de ma dernière étape du soir, est montueux et ardu ; encore compté-je y divaguer à mon gré. Nous nous entendrions peut-être moins bien par ces voies moins commodes. Laisse-moi poursuivre seul.

J'ai pour toi l'affection d'un frère et je veux te laisser un bon souvenir. — Adieu !

TABLE

I.	L'Araignée	3
II.	Le Cricri	9
III.	Les Gâteaux	17
IV.	Le Cheval	23
V.	Cas de conscience	37
VI.	Le Bonheur	45
VII.	Chez le tondeur	51
VIII.	La Symphonie du marché	59
IX.	L'Homme aux lunettes	65
X.	Vergiss mein nicht	73
XI.	Confession	89
XII.	Le progrès lent	95
XIII.	Petits remords	101
XIV.	Garapon à l'Académie	111
XV.	L'Ongle d'enfant	121

XVI. Le petit Éléphant.................... 127
XVII. Sur la planche.......................... 133
XVIII. A un jeune écrivain.................. 139
XIX. La Barbe de l'Allemand............. 149
XX. Conseil de Mère.......................... 157
XXI. Puis.. 163
XXII. Le Monstre.................................. 175
XXIII. L'Arbre.. 181
XXIV. Petits tas de sables..................... 187
Halte.. 194

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9

PARIS. — IMPRIMERIE F. DEBONS ET Cie, 16, RUE DU CROISSANT